

d'où rien ne put le faire descendre. Enfin, le lendemain, il s'enfuit sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu.

Huit mois après, lorsque le père de Marie, après un long voyage, rouvrit les portes de son appartement, restées fermées pendant toute la durée de son absence, il trouva le lézard à demi desséché sur le lit vide de la petite fille.

Après avoir traversé plusieurs rues, et, guidé par un instinct merveilleux, le pauvre animal était revenu, par la cheminée sans doute, dans la chambre de sa jeune maîtresse, pour y mourir de chagrin sur sa couche veuve.

On ne pouvait point laisser sans récompense tant de dé-

vouement, de tendresse et de malheur. Un de nos plus habiles anatomistes, M. Maissiat, que M. de Salvandy a décoré récemment de sa main pour d'admirables travaux anatomiques faits au Musée Orfila, M. Maissiat, dis-je, se chargea d'embaumer Myrthès et de rendre à sa dépouille à demi desséchée des formes élégantes et pures. Aujourd'hui cette momie, placée dans un bocal, occupe une place honorable dans le cabinet du père de Marie, et la petite ne passe jamais devant ces reliques sans soupirer et sans dire avec émotion : *Pauvre Myrthès !*

S. HENRI BERTHOUD.

MILLE LANGE

ET LE LIEUT.-GÉNÉRAL DE POLICE DE PARIS. SOUVENIR HISTORIQUE.

I.

EN 1789, il fut question, pendant huit jours, dans le *tripot comique*, d'une passion malheureuse que la police avait inspirée à la comédie; en d'autres termes, il n'était bruit que du dévouement de Mlle Lange pour M. Thivour de Crosne, lieutenant général de police de Paris.

Mais à vrai dire, en 1789, M. de Crosne avait bien autre chose à faire que d'écouter les plaintes et les soupçons d'une petite comédienne: il avait à justifier la confiance de la cour, de la noblesse, de la royauté, qui l'avaient chargé d'*empêcher la révolution française*!

Il arriva précisément que la révolution se mit à passer, un beau jour, par dessus la police, et les amis de Louis XVI accusèrent M. de Crosne de s'être laissé vaincre par l'esprit révolutionnaire.

Un pareil crime était impardonnable; comment! la police de Paris n'avait point arrêté, garrotté, baillonné la révolution! — Il n'avait pas suffi de quelques agens, de quelques espions, de quelques soldats, pour prévenir l'attentat d'un principe et pour en finir avec l'audace d'une idée! — Le chef de la police n'avait pas été plus fort, plus audacieux, plus spirituel que tout le monde! — La lieutenance générale ne s'était point avisée de faire conduire la liberté à la Conciergerie, et l'égalité aux Mandanettes!

La police de ce temps-là s'était contentée de faire des observations afin de pouvoir soumettre ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait, aux ministres et au roi.

A cette époque, les sympathies, les haines, les opinions du public se trahissaient dans les salles de spectacle avec une mapoïtes de la scène, et les tragédies elles-mêmes prêtaient des rôles aux comédiens du parterre, qui n'en étaient encore qu'au d'une fois, à Racine, au poète de Louis XIV et de Mme de Maintenon, des armes contre Louis XVI et contre Marie-Anne de France, et les spectateurs sortaient de la salle en maudissant l'Autrichienne.

Quoiqu'il devinât déjà bien des dangers, bien des malheurs pour la royauté, M. de Crosne ne se doutait guère qu'il y allait de la mort, sur un échafaud, pour un roi et une reine de France. Il savait tout ce que valait déjà, dans le cœur, dans l'imagination du peuple, le seul mot de liberté; il savait à quoi s'en tenir sur la haine qu'inspiraient à la foule les privilèges et les privilégiés; mais, jamais, le pauvre lieutenant de police n'avait entrevu, à travers ses observations et ses terreurs, l'échafaud du 21 janvier 1793.

M. de Crosne, qui faisait si bien la police des théâtres, ne soupçonnait guère, pendant les représentations du *Mariage de Figaro*, qu'il nouerait un jour des relations bien intimes et bien tristes avec les artistes de la Comédie-Française.

II.

Un ancien lieutenant-général de la police monarchique ne pouvait pas manquer de se faire arrêter, comme suspect, en 1793.

Un matin, peu de jours avant son arrestation, M. de Crosne reçut une singulière visite, la visite d'une vieille dame qui avait toutes les apparences de la direction et de la noblesse. Cette vieille dame ressemblait à une aimable donataire peinte au pastel, que l'on aurait détachée d'un cadre d'or pour lui donner le mouvement, le regard et la parole. Le dix-huitième siècle aristocratique brillait sur toute sa respectable personne. Elle portait une robe en étoffe précieuse, digne de Mme de Pompadour; elle prenait du tabac d'Espagne dans une boîte de Ravéhel; elle maniait fort élégamment un éventail de Vanloo; elle était à plaisir, sans prendre garde au danger d'un pareil étalage, toutes les bribes mignardes, toute la défroque, tout le luxe et toute l'impertinence de l'ancien régime. En 1793, c'était-là une sorte de travestissement qui avait bien de l'audace!

— Monseigneur, se prit à dire la douairière, en saluant l'ancien lieutenant-général, asseyez-vous sur ce canapé, tout près de moi, et parlons bas, bien bas, s'il vous plaît; depuis la mort violente du dix-huitième siècle, — le siècle des fausses confidences, — les canapés et les sofas ne sont plus indiscrets!

M. de Crosne, à sa grande surprise, bon gré, malgré, se laissa conduire tout doucement à la place que lui destinait la douairière.

— Monseigneur, reprit à voix basse la vieille dame, je suis